



# ACADÉMIE DE TOULOUSE

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

Séquence proposée par Mme Marie Sicre pour une classe de première générale et une première technologique (STMG)

## Séquence : Abbé Prévost, *Manon Lescaut*<sup>1</sup>, 1731

**Objet d'étude** : le roman et le récit du Moyen-Âge au XXI<sup>e</sup> siècle

**Problématique** : des personnages en marge jouets ou causes de leur destin ?

---

<sup>1</sup> Edition ClassicoLycée, Belin, Gallimard

<b>ŒUVRE INTEGRALE</b> <i>Manon Lescaut, Abbé Prévost, 1731</i>	<b>PARCOURS</b> <b>Personnages en marge, plaisirs du romanesque</b>
<p><b>LECTURES LINEAIRES :</b></p> <p><b>LL1 :</b> « Je m’arrêtai un moment...le sort de cette belle fille. », première partie, p.20-21  <b>Une ouverture programmatique et funeste ?</b>  // la rencontre entre Des Grieux et Manon, adaptation Jean Delannoy, 1978, <a href="https://enseignants.lumni.fr/fiche-media/00000001592/manon-lescaut-extrait.html#contexteHistorique">https://enseignants.lumni.fr/fiche-media/00000001592/manon-lescaut-extrait.html#contexteHistorique</a></p> <p><b>LL2 :</b> « Tiberge, repris-je...certaine que par la foi », première partie, p.91-92  <b>Une définition audacieuse du bonheur : la religion de l’amour ?</b></p> <p><b>LL3 :</b> « Je ne vous déguise rien [...] à l'heure même. », seconde partie, p.152-153  <b>Manon : une ingénue ou une manipulatrice ?</b>  //Patricia Petibon est « Manon », opéra de Jules Massenet, mis en scène par Olivier Py et dirigé par Marc Minkowski, mai 2019, Opéra Comique de Paris.  <a href="https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-grande-table-culture/patricia-petibon-coup-de-foudre-8820306">https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-grande-table-culture/patricia-petibon-coup-de-foudre-8820306</a></p> <p><b>ETUDES TRANSVERSALES :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Un roman ambigu : une condamnation de la passion ou la religion de l’amour ?</li> <li>- le personnage de roman : « un être de papier » ?</li> <li>- La modernité d’un roman classique : trahisons, passion et rebondissements</li> </ul>	<p><b>LECTURES LINEAIRES :</b></p> <p><b>LL1 :</b> Laclos, <i>Les liaisons dangereuses</i>, Lettre 81 (1782) « Mais moi, qu’ai-je de commun [...] utile de laisser voir »  <b>Un personnage ambigu : héroïne ou anti-héroïne ?</b></p> <p><b>LL2 :</b> Carole Martinez, <i>Du domaine des murmures</i>, (2011), début du roman « Je suis l’ombre qui cause[...] à m’en couper le souffle. »  <b>Esclarmonde : une parole marginalisée dangereuse ou inspirante ?</b></p>
<b>LECTURES CURSIVES (au choix)</b> <i>No et moi</i> Delphine de Vigan : les personnages en marge touchent-ils le lecteur ?	
<b>DOCUMENTS ET TEXTES COMPLEMENTAIRES</b>	<b>PROLONGEMENT ARTISTIQUE/CULTUREL</b>
<p><b>Des personnages féminins en marge : critique sociale ou/et plaisir romanesque ?</b> La marquise de Merteuil <i>Les liaisons dangereuses</i>, 1782, Ch. De Laclos ; Fantine, <i>Les Misérables</i>, 1862, V. Hugo ; Lou Bertignac <i>No et moi</i>, 2007 D. De Vigan ; Hannoushka <i>Une fille de ...</i> Jo Witek, 2017</p> <p>- <b>Le personnage transgressif : entre rejet et attrait :</b> Laclos, <i>Les Liaisons dangereuses</i>, Lettre 141 et 142, 1782 ; Emile Zola, <i>Thérèse Raquin</i>, 1868 ; Tonino Benacquista, <i>Malavita</i>, 2004 ; Esclarmonde Carole Martinez, <i>Du domaine des murmures</i>, 2011</p>	<p>« <b>La mort de Manon</b> » à l’écran et à la scène : <b>la question du tragique représenté</b> H.-G. Clouzot, <i>Manon</i>, 1949, <i>Manon 70</i>, J. Aurel, 1968, opéra de Puccini, mise en scène de Coline Serreau, 2012 ; mise en scène de Richard Eyre, 2016 ; mise en scène d’Andréa Breth, 2016</p> <p><b>La figure du marginal dans les arts :</b> recherches d’élèves : choisir une œuvre picturale, une œuvre cinématographique et une chanson dont l’objet et le sujet sont la représentation du marginal et/ou de la marginalité</p>
<p><b>Évaluations :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Écrits type EAF : Commentaire littéraire organisé ; Dissertation</li> <li>- Lecture à Haute Voix</li> </ul>	

- Notions grammaticales

<b>Notions attendues en PREMIERE</b>	<b>Notions attendues en SECONDE</b>
<b>Leçon de grammaire : les propositions subordonnées conjonctives circonstancielles</b>	<b>Réviser les accords dans le groupe nominal et entre le sujet et le verbe</b>

<p><u>Activité</u> :</p> <p>Dans le premier extrait (explication n°1 <i>Manon Lescaut</i>), repérez les propositions subordonnées conjonctives circonstancielles, expliquez leur construction et précisez leur valeur.</p> <p><b>Point de grammaire : l'expression de l'interrogation</b></p> <p><u>Activité</u> :</p> <p>Pour l'explication n°2 (<i>Manon Lescaut</i>) proposez une lecture à voix haute dialoguée (par 2) du passage qui mettra en évidence les interrogations.</p> <p><b>Point de grammaire : l'expression de la négation</b></p> <p><u>Activité</u> :</p> <p>Dans l'explication n°3 (<i>Manon Lescaut</i>) : relevez, identifiez et expliquez les négations.</p>	<p><u>Activité</u> : <i>Les liaisons dangereuses</i>, Laclos : de la ligne 4 à 12, observez, relevez et analysez les accords des groupes nominaux : usage du pluriel et du singulier ; emploi du féminin.</p> <p><b>Réviser le verbe</b> : valeurs temporelles, aspectuelles, modales ; concordance des temps</p> <p><u>Activité</u> : repérage des temps et des modes dans <i>Du domaine des murmures</i> puis lecture à haute voix visant à accentuer/moduler les impératifs sur la fin du texte.</p>
<p><b>Lexique : Manon et ses qualificatifs : relevez les expressions employées dans le roman pour nommer Manon. Soyez attentifs aux périphrases, groupes nominaux et adjectifs.</b></p>	

- **Apprentissage des exercices de l'EAF**

- **Épreuve orale :**

- 1<sup>ère</sup> partie : L'explication linéaire + question de grammaire
- Modules : La lecture expressive : annoter son texte à la manière d'une partition de musique, le lire à ses pairs, recueillir leurs réactions, expliquer ses choix et les intentions ; donner sa partition aux autres pour une lecture « par » « avec » et « pour » l'autre : Texte support : *Du domaine des murmures*, C. Martinez.

<https://disciplines.ac-toulouse.fr/lettres/enseigner/le-numerique-au-service-de-lenseignement-des-lettres/pratiques-de-lecture-oralisee>

- **Épreuve écrite**

**La dissertation (généraux)**

**Sujet 1** : Dans l'« Avis au lecteur », Renoncour s'adresse en ces termes au lecteur de l'Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut : « Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'éléments qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs ; et c'est rendre, à mon avis, un service considérable au public que de l'instruire en l'amusant. ». Dans quelle mesure cette affirmation correspond-elle à votre lecture du roman ?

**Sujet 2** : Dans quelle mesure peut-on dire que Manon Lescaut est une tragédie qui, outre la crainte et la pitié, suscite le plaisir du lecteur ?

**Sujet 3** : Pour Montesquieu, Manon Lescaut est un roman « dont le héros est un fripon et l'héroïne une catin ». Ce jugement correspond-il à celui que vous portez sur les deux personnages ?

- **Débat : Le chevalier Des Grieux : victime, responsable ou coupable ?**

[https://disciplines.ac-toulouse.fr/lettres/system/files/2020-11/Le%20d%C3%A9bat\\_MmeSICRE.pdf](https://disciplines.ac-toulouse.fr/lettres/system/files/2020-11/Le%20d%C3%A9bat_MmeSICRE.pdf)

**Explication n°1 : pp.20/21**

1 Je m'arrêtai un moment pour m'informer d'où venait le tumulte ; mais je tirai peu d'éclaircissement  
d'une populace curieuse, qui ne faisait nulle attention à mes demandes, et qui s'avavançait toujours  
5 vers l'hôtellerie, en se poussant avec beaucoup de confusion. Enfin, un archer revêtu d'une  
bandoulière, et le mousquet sur l'épaule, ayant paru à la porte, je lui fis signe de la main de venir à  
moi. Je le priai de m'apprendre le sujet de ce désordre. Ce n'est rien, monsieur, me dit-il ; c'est une  
douzaine de filles de joie que je conduis, avec mes compagnons, jusqu'au Havre-de-Grâce, où nous  
les ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en a quelques-unes de jolies, et c'est apparemment ce  
10 qui excite la curiosité de ces bons paysans. J'aurais passé après cette explication, si je n'eusse été  
arrêté par les exclamations d'une vieille femme qui sortait de l'hôtellerie en joignant les mains, et  
criant que c'était une chose barbare, une chose qui faisait horreur et compassion. De quoi s'agit-il  
donc ? lui dis-je. Ah ! monsieur, entrez, répondit-elle, et voyez si ce spectacle n'est pas capable de  
fendre le cœur ! La curiosité me fit descendre de mon cheval, que je laissai à mon palefrenier.  
J'entrai avec peine, en perçant la foule, et je vis, en effet, quelque chose d'assez touchant. Parmi  
les douze filles qui étaient enchaînées six par six par le milieu du corps, il y en avait une dont l'air  
15 et la figure étaient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une  
personne du premier rang. Sa tristesse et la saleté de son linge et de ses habits l'enlaidissaient si  
peu que sa vue m'inspira du respect et de la pitié. Elle tâchait néanmoins de se tourner, autant que  
sa chaîne pouvait le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle  
faisait pour se cacher était si naturel, qu'il paraissait venir d'un sentiment de modestie. Comme les  
20 six gardes qui accompagnaient cette malheureuse bande étaient aussi dans la chambre, je pris le  
chef en particulier, et je lui demandais quelques lumières sur le sort de cette belle fille.

**Explication n°2 : pp.91/92**

1 Tiberge, repris-je, qu'il vous est aisé de vaincre, lorsqu'on n'oppose rien à vos armes ! Laissez-moi  
raisonner à mon tour. Pouvez-vous prétendre que ce que vous appelez le bonheur de la vertu soit  
exempt de peines, de traverses et d'inquiétudes ? Quel nom donnerez-vous à la prison, aux croix,  
aux supplices et aux tortures des tyrans ? Direz-vous, comme font les mystiques, que ce qui  
5 tourmente le corps est un bonheur pour l'âme ? Vous n'oserez le dire ; c'est un paradoxe  
insoutenable. Ce bonheur, que vous relevez tant, est donc mêlé de mille peines, ou pour parler plus  
juste, ce n'est qu'un tissu de malheurs au travers desquels on tend à la félicité. Or si la force de  
l'imagination fait trouver du plaisir dans ces maux mêmes, parce qu'ils peuvent conduire à un terme  
heureux qu'on espère, pourquoi traitez-vous de contradictoire et d'insensée, dans ma conduite,  
10 une disposition toute semblable ? J'aime Manon ; je tends au travers de mille douleurs à vivre  
heureux et tranquille auprès d'elle. La voie par où je marche est malheureuse ; mais l'espérance  
d'arriver à mon terme y répand toujours de la douceur, et je me croirai trop bien payé, par un  
moment passé avec elle, de tous les chagrins que j'essuie pour l'obtenir. Toutes choses me  
paraissent donc égales de votre côté et du mien ; ou s'il y a quelque différence, elle est encore à  
15 mon avantage, car le bonheur que j'espère est proche, et l'autre est éloigné ; le mien est de la  
nature des peines, c'est-à-dire sensible au corps, et l'autre est d'une nature inconnue, qui n'est  
certaine que par la foi.

20 Tiberge parut effrayé de ce raisonnement. Il recula de deux pas, en me disant, de l'air le plus sérieux, que, non seulement ce que je venais de dire blessait le bon sens, mais que c'était un malheureux sophisme d'impiété et d'irréligion : car cette comparaison, ajouta-t-il, du terme de vos peines avec celui qui est proposé par la religion, est une idée des plus libertines et des plus monstrueuses.

### Explication n°3 : pp.152/153

1 Je ne vous déguise rien, ni de ma conduite, ni de mes desseins. La jeune fille est venue, je l'ai trouvée jolie ; comme je ne doutais point que mon absence ne vous causât de la peine, c'était sincèrement que je souhaitais qu'elle pût servir à vous désennuyer quelques moments, car la fidélité que je souhaite de vous est celle du cœur. J'aurais été ravie de pouvoir vous envoyer  
5 Marcel ; mais je n'ai pu me procurer un moment pour l'instruire de ce que j'avais à vous faire savoir. Elle conclut en fin son récit, en m'apprenant l'embarras où G... M... s'était trouvé en recevant le billet de M. de T... Il a balancé, me dit-elle, s'il devait me quitter, et il m'a assuré que son retour ne tarderait point. C'est ce qui fait que je ne vous vois point ici sans inquiétude, et que j'ai marqué de la surprise à votre arrivée.

10 J'écoutai ce discours avec beaucoup de patience. J'y trouvais assurément quantité de traits cruels et mortifiants pour moi, car le dessein de son infidélité était si clair qu'elle n'avait pas même eu le soin de me le déguiser. Elle ne pouvait espérer que G... M... la laissât, toute la nuit, comme une vestale. C'était donc avec lui qu'elle comptait de la passer. Quel aveu pour un amant! Cependant, je considérai que j'étais cause en partie de sa faute, par la connaissance que je lui avais  
15 donnée d'abord des sentiments que G... M... avait pour elle, et par la complaisance que j'avais eue d'entrer aveuglément dans le plan téméraire de son aventure. D'ailleurs, par un tour naturel de génie qui m'est particulier je fus touché de l'ingénuité de son récit, et de cette manière bonne et ouverte avec laquelle elle me racontait jusqu'aux circonstances dont j'étais le plus offensé. Elle pêche sans malice, disais-je en moi-même; elle est légère et imprudente, mais elle est droite et  
20 sincère. Ajoutez que l'amour suffisait seul pour me fermer les yeux sur toutes ses fautes. J'étais trop satisfait de l'espérance de l'enlever le soir même à mon rival. Je lui dis néanmoins: Et la nuit, avec qui l'auriez-vous passée? Cette question, que je lui fis tristement, l'embarrassa. Elle ne me répondit que par des mais et des si interrompus. J'eus pitié de sa peine, et rompant ce discours, je lui déclarai naturellement que j'attendais d'elle qu'elle me suivît à l'heure même.

**Explication n°1 : Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, lettre 81.**

*Roman épistolaire du XVIIIème siècle, Les Liaisons dangereuses, narrent les manigances de deux libertins : la marquise de Merteuil et le Vicomte de Valmont. Les libertins aux XVIIe et au XVIIIe siècles revendiquent leur liberté dans le domaine de la pensée comme dans celui des mœurs.*

1 De ..., ce 20 septembre 17\*\*.

La Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont.

5 Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? Quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites et manquer à mes principes ? je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude ; ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage.

10 Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressait de me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher.

15 Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler : forcée souvent de cacher les objets de mon attention aux yeux qui m'entouraient, j'essayai de guider les miens à mon gré ; j'obtins dès lors de prendre à volonté ce regard distrait que depuis vous avez loué si souvent. Encouragée par ce premier succès, je tâchai de régler de même les divers mouvements de ma figure. Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la sécurité, même celui de la joie ; j'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine pour réprimer les symptômes d'une joie  
20 inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné.

J'étais bien jeune encore, et presque sans intérêt : mais je n'avais à moi que ma pensée, et je m'indignais qu'on pût me la ravir ou me la surprendre contre ma volonté. Munie de ces premières armes, j'en essayai l'usage : non contente de ne plus me laisser pénétrer, je m'amusais à me montrer  
25 sous des formes différentes ; sûre de mes gestes, j'observais mes discours ; je réglais les uns et les autres, suivant les circonstances, ou même seulement suivant mes fantaisies : dès ce moment, ma façon de penser fut pour moi seule, et je ne montrai plus que celle qu'il m'était utile de laisser voir.

Ce travail sur moi-même avait fixé mon attention sur l'expression des figures et le caractère des physionomies ; et j'y gagnai ce coup d'œil pénétrant, auquel l'expérience m'a pourtant appris à ne pas  
30 me fier entièrement ; mais qui, en tout, m'a rarement trompée.

Je n'avais pas quinze ans, je possédais déjà les talents auxquels la plus grande partie de nos politiques doivent leur réputation, et je ne me trouvais encore qu'aux premiers éléments de la science que je voulais acquérir.

## Explication n°2 : Caroline Martinez, *Du domaine des murmures*, 2011, début du roman

Carole Martinez a exercé avant l'écriture plusieurs métiers comme comédienne, assistance réalisatrice, puis professeur de français dans un collège d'Issy-les-Moulineaux. C'est lors d'un congé parental qu'elle commence à écrire des romans jeunesse puis un roman *Le cœur cousu*. Sorti discrètement en 2007, le succès est rapide et le roman obtient le prix Renaudot des lycéens. *Du domaine des Murmures* publié en 2011 nommé au Goncourt a reçu le Goncourt des lycéens, prix prestigieux.

En 1187, le jour de son mariage, devant la noce scandalisée, la jeune Esclarmonde refuse de dire «oui» : elle veut faire respecter son vœu de s'offrir à Dieu, contre la décision de son père, le châtelain régnant sur le domaine des Murmures. La jeune femme est emmurée dans une cellule attenante à la chapelle du château, avec pour seule ouverture sur le monde une fenestrelle pourvue de barreaux. Mais elle ne se doute pas de ce qui est entré avec elle dans sa tombe...

- 1 Je suis l'ombre qui cause.  
Je suis celle qui s'est volontairement clôturée pour tenter d'exister.  
Je suis la vierge des Murmures.  
A toi qui peux entendre, je veux parler la première, dire mon siècle, dire mes rêves, dire  
5 l'espoir des emmurées.

10 *En cet an 1187, Esclarmonde, Damoiselle des Murmures, prend le party de vivre en recluse à HautePierre, enfermée jusqu'à sa mort dans la petite cellule scellée aménagée pour elle par son père contre les murs de la Chapelle qu'il a bâtie sur ses terres en l'honneur de sainte Agnès, morte en martyre à treize ans de n'avoir pas accepté d'autre époux que le Christ.*

15 J'ai tenté d'acquérir la force spirituelle, j'ai rêvé de ne plus être qu'une prière et d'observer mon temps à travers un judas, ouverture grillée par où l'on m'a passé ma pitance durant des années. Cette bouche de pierre est devenue la mienne, mon unique orifice. C'est grâce à elle que j'ai pu parler enfin, murmurer à l'oreille des hommes et les pousser à faire ce que jamais mes lèvres n'auraient pu obtenir, même dans le plus doux des baisers.

20 Ma bouche de pierre m'a offert la puissance de la sainte. J'ai soufflé ma volonté depuis la fenestrelle et mon souffle a parcouru le monde jusqu'aux portes de Jérusalem. Mes yeux, dans la tombe entrouverte, ont suivi les croisés en route vers Saint-Jean-d'Acre, jadis nommée Ptolémaïs.

Mais ma voix a déplu, on me l'a arrachée. Et les phrases avalées, les mots mort-nés m'étouffent. La foule des peines souterraines me tourmente. Ce qui n'a pas été dit m'enfle l'âme, flot coagulé, furoncles de silence à percer d'où s'écoulera le fleuve de pus qui me retient entre ces pierres, ce long ruban d'eau noire charriant carcasses d'émotions, cris noyés aux ventres gonflés de nuit, mots d'amour avortés. Saignées de paroles pétrifiées dans leurs gangues.

25 Entre dans l'eau sombre, coule-toi dans mes contes, laisse mon verbe t'entraîner par des sentes et des goulets qu'aucun vivant n'a encore empruntés.

Je veux dire à m'en couper le souffle.

Écoute !

## Groupement de textes

### Des personnages féminins en marge : critique sociale ou/et plaisir romanesque ?

#### **Les Misérables, V. Hugo, 1862**

##### **Texte 1 : livre 3, chap. II**

Fantine était un de ces êtres comme il en éclot, pour ainsi dire, au fond du peuple. Sortie des plus insondables épaisseurs de l'ombre sociale, elle avait au front le signe de l'anonyme et de l'inconnu. Elle était née à Montreuil-sur-Mer. De quels parents ? Qui pourrait le dire ? On ne lui avait jamais connu ni père ni mère. Elle se nommait Fantine. Pourquoi Fantine ? On ne lui avait jamais connu d'autre nom. À l'époque de sa naissance, le Directoire existait encore. Point de nom de famille, elle n'avait pas de famille ; point de nom de baptême, l'église n'était plus là. Elle s'appela comme il plut au premier passant qui la rencontra toute petite, allant pieds nus dans la rue. Elle reçut un nom, comme elle recevait l'eau des nuées sur son front quand il pleuvait. On l'appela la petite Fantine. Personne n'en savait davantage. Cette créature humaine était venue dans la vie comme cela. À dix ans, Fantine quitta la ville et s'alla mettre en service chez les fermiers des environs. À quinze ans, elle vint à Paris « chercher fortune ». Fantine était belle et resta pure le plus longtemps qu'elle put. C'était une jolie blonde avec de belles dents. Elle avait de l'or et des perles pour dot, mais son or était sur sa tête et ses perles étaient dans la bouche.

Elle travailla pour vivre ; puis, toujours pour vivre, car le cœur a sa faim aussi, elle aima.

Elle aima Tholomyès. (...)

##### **Texte 2 Tome 1, livre 5 chap. IX**

*Fantine se retrouve mère célibataire. Elle quitte Paris, confie sa fille Cosette, à un couple d'aubergistes sans scrupules, les Thénardier, et trouve du travail à Montreuil-sur-mer, dans la fabrique de M. Madeleine. Elle sera congédiée sans ménagement, et à l'insu de M. Madeleine, par une surveillante des ateliers qui a appris qu'elle avait un enfant sans être mariée. Elle doit impérativement continuer à travailler pour payer la pension de Cosette aux Thénardier.*

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Fantine ? C'est la société achetant une esclave.

À qui ? À la misère.

À la faim, au froid, à l'isolement, à l'abandon, au dénuement. Marché douloureux. Une âme pour un morceau de pain. La misère offre, la société accepte.

La sainte loi de Jésus-Christ gouverne notre civilisation, mais elle ne la pénètre pas encore. On dit que l'esclavage a disparu de la civilisation européenne. C'est une erreur. Il existe toujours, mais il ne pèse plus que sur la femme, et il s'appelle prostitution.

Il pèse sur la femme, c'est-à-dire sur la grâce, sur la faiblesse, sur la beauté, sur la maternité. Ceci n'est pas une des moindres hontes de l'homme.

Au point de ce douloureux drame où nous sommes arrivés, il ne reste plus rien à Fantine de ce qu'elle a été autrefois. Elle est devenue marbre en devenant boue. Qui la touche a froid. Elle passe, elle vous subit, et elle vous ignore ; elle est la figure déshonorée et sévère. La vie et l'ordre social lui ont dit leur dernier mot. Il lui est arrivé tout ce qui lui arrivera. Elle a tout ressenti, tout supporté, tout éprouvé, tout souffert, tout perdu, tout pleuré. Elle est résignée de cette résignation qui ressemble à l'indifférence comme la mort ressemble au sommeil. Elle n'évite plus rien. Elle ne craint plus rien. Tombe sur elle toute la nuée et passe sur elle tout l'océan ! que lui importe ! c'est une éponge imbibée. (...)

#### **No et moi de Delphine de Vigan (incipit), 2007**

— Mademoiselle Bertignac, je ne vois pas votre nom sur la liste des exposés.

De loin Monsieur Marin m'observe, le sourcil levé, les mains posées sur son bureau. C'était compter sans son radar longue portée. J'espérais le sursis, c'est le flagrant délit. Vingt-cinq paires d'yeux tournées vers moi attendent ma réponse. *Le cerveau* pris en faute. Axelle Vernoux et Léa Germain pouffent en silence derrière leurs mains, une dizaine de bracelets tintent de plaisir à leurs poignets. Si je pouvais m'enfoncer cent kilomètres sous terre, du côté de la lithosphère, ça m'arrangerait un peu. J'ai horreur des exposés, j'ai horreur de prendre la parole devant la classe, une faille sismique s'est ouverte sous mes pieds, mais rien ne bouge, rien ne s'effondre, je préférerais m'évanouir là, tout de suite, foudroyée, je tomberais raide de



ma petite hauteur, les Converse en éventail, les bras en croix, Monsieur Marin écrivait à la craie sur le tableau noir : ci-gît Lou Bertignac, meilleure élève de la classe, asociale et muette.

— ... J'allais m'inscrire.

— Très bien. Quel est votre sujet ?

— Les sans-abri.

— C'est un peu général, pouvez-vous préciser ?

Lucas me sourit. Ses yeux sont immenses, je pourrais me noyer à l'intérieur, disparaître, ou laisser le silence englober Monsieur Marin et toute la classe avec lui, je pourrais prendre mon sac Eastpack et sortir sans un mot, comme Lucas sait le faire, je pourrais m'excuser et avouer que je n'en ai pas la moindre idée, j'ai dit ça au hasard, je vais y réfléchir, et puis j'irais voir Monsieur Marin à la fin du cours pour lui expliquer que je ne peux pas, un exposé devant toute la classe c'est tout simplement au-dessus de mes forces, je suis désolée, je fournirais un certificat médical s'il le faut, inaptitude pathologique aux exposés en tout genre, avec le tampon et tout, je serais dispensée. Mais Lucas me regarde et je vois bien qu'il attend que je m'en sorte, il est avec moi, il se dit qu'une fille dans mon genre ne peut pas se ridiculiser devant trente élèves, son poing est serré, un peu plus il le brandirait au-dessus de lui, comme les supporters de foot encouragent les joueurs, mais soudain le silence pèse, on se croirait dans une église.

— Je vais retracer l'itinéraire d'une jeune femme sans abri, sa vie, enfin... son histoire. Je veux dire... comment elle se retrouve dans la rue.

Ça frémit dans les rangs, on chuchote.

— Très bien. C'est un beau sujet. On recense chaque année de plus en plus de femmes en errance, et de plus en plus jeunes. Quelles sources documentaires pensez-vous utiliser, mademoiselle Bertignac ?

Je n'ai rien à perdre. Ou tellement que ça ne se compte pas sur les doigts d'une main, ni même de dix, ça relève de l'infiniment grand.

— Le... le témoignage. Je vais interviewer une jeune femme SDF. Je l'ai rencontrée hier, elle a accepté.

Silence recueilli.

Sur sa feuille rosé, Monsieur Marin note mon nom, le sujet de mon exposé, je vous inscris pour le 10 décembre, ça vous laisse le temps de faire des recherches complémentaires, il rappelle quelques consignes générales, pas plus d'une heure, un éclairage socio-économique, des exemples, sa voix se perd, le poing de Lucas s'est desserré, j'ai des ailes transparentes, je vole au-dessus des tables, je ferme les yeux, je suis une minuscule poussière, une particule invisible, je suis légère comme un soupir. La sonnerie retentit. Monsieur Marin nous autorise à sortir, je range mes affaires, j'enfile ma veste, il m'interpelle.

— Mademoiselle Bertignac, j'aimerais vous dire deux mots.

C'est mort pour la récréation. Il m'a déjà fait le coup, deux mots dans sa numération personnelle, ça se compte en milliers. Les autres traînent pour sortir, ils aimeraient bien savoir. En attendant je regarde mes pieds, mon lacet est défait, comme d'habitude. D'où vient qu'avec un Q.I. de 160 je ne suis pas foutue de faire un lacet ?

— Vous ferez attention à vous, avec votre histoire d'interview. N'aDez pas faire de mauvaises rencontres, vous devriez peut-être vous faire accompagner par votre mère ou votre père.

— Ne vous inquiétez pas. Tout est organisé.

Ma mère ne sort plus de chez moi depuis des années et mon père pleure en cachette dans la salle de bains. Voilà ce que j'aurais dû lui dire.

D'un trait définitif, Monsieur Marin m'aurait rayée de la liste.

### ***Une fille de..., Jo Witek (épilogue), 2017***

Moi, je suis ce que je suis, juste une fille de prostituées mais je veux que ça change. Ça peut changer, j'en suis certaine. D'autres filles, d'autres garçons sont de mon avis. L'avalissement des femmes pour le plaisir des hommes n'est pas une fatalité. Quarante millions de personnes se prostituent dans le monde, des garçons, des filles, des mères, des enfants. Trente-cinq millions de filles vendent leur corps, parfois pour un bout de pain, un logement ou simplement pour ne pas se faire tuer. Tel est le visage de l'humanité, monstrueux, effrayant et pourtant n'est-ce pas à nous de le sculpter autrement ? De l'imaginer différent ce visage ? C'est pour cette raison que je rêve souvent.

Je rêve de maisons publiques, des refuges où les prostituées pourraient venir panser leurs blessures sans haine ni jugement. (...)

Je rêve d'une grande école humaniste où la première valeur enseignée serait le respect absolu de l'individu qu'il soit homme, femme, riche, pauvre, intelligent ou pas. Une école où le désir des garçons ne serait pas plus valorisé que celui des filles, une école de l'entraide, plutôt que du jugement, de la solidarité plutôt que de la domination. (...)

Je rêve, c'est vrai et certains jugeront mes rêves simplistes, mais je m'en fous car désormais le jugement des autres m'importe peu.

J'ai seize ans, je suis fille de prostituée, fille de la terre, des rivières et des mers, fille du monde, de ses misères, de ses hontes, de ses faiblesses et de tous ses abus. Je suis Hanna Sobolev, je suis amoureuse, heureuse, légère et insoumise. C'est pourquoi je marche la tête haute. C'est pourquoi je ne veux plus jamais me taire ni laisser faire.

**Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, Lettre 141 et 142, 1782**

*La Marquise de Merteuil et le Vicomte de Valmont sont deux libertins. Ce dernier a séduit et conquis la Présidente de Tourvel. Mme de Merteuil lui reproche alors d'être tombé amoureux de la Présidente et, dans le texte ci-dessous, lui soumet une lettre de rupture.*

LA MARQUISE DE MERTEUIL AU VICOMTE DE VALMONT

[...] Un homme de ma connaissance s'était empêtré, comme vous, d'une femme qui lui faisait peu d'honneur. Il avait bien, par intervalle, le bon esprit de sentir que, tôt ou tard, cette aventure lui ferait tort ; mais quoiqu'il en rougît, il n'avait pas le courage de rompre. Son embarras était d'autant plus grand, qu'il s'était vanté à ses amis d'être entièrement libre ; et qu'il n'ignorait pas que le ridicule qu'on a augmenté toujours en proportion qu'on s'en défend. Il passait ainsi sa vie, ne cessant de faire des sottises, et ne cessant de dire après : *Ce n'est pas ma faute*. Cet homme avait une amie qui fut tentée un moment de le livrer au public en cet état d'ivresse, et de rendre ainsi son ridicule ineffaçable : mais pourtant, plus généreuse que maligne, ou peut-être encore par quelque autre motif, elle voulut tenter un dernier moyen, pour être, à tout événement, dans le cas de dire, comme son ami : *Ce n'est pas ma faute*. Elle lui fit donc parvenir, sans aucun autre avis, la lettre qui suit, comme un remède dont l'usage pourrait être utile à son mal.

« On s'ennuie de tout, mon Ange, c'est une loi de la Nature ; ce n'est pas ma faute.

« Si donc je m'ennuie aujourd'hui d'une aventure qui m'a occupé entièrement depuis quatre mortels mois, ce n'est pas ma faute.

« Si, par exemple, j'ai eu juste autant d'amour que toi de vertu, et c'est sûrement beaucoup dire, il n'est pas étonnant que l'un ait fini en même temps que l'autre. Ce n'est pas ma faute.

« Il suit de là, que depuis quelque temps je t'ai trompée : mais aussi, ton impitoyable tendresse m'y forçait en quelque sorte ! Ce n'est pas ma faute.

« Aujourd'hui, une femme que j'aime éperdument exige que je te sacrifie. Ce n'est pas ma faute.

« Je sens bien que te voilà une belle occasion de crier au parjure : mais si la nature n'a accordé aux hommes que la constance, tandis qu'elle donnait aux femmes l'obstination, ce n'est pas ma faute.

« Crois-moi, choisis un autre amant, comme j'ai fait une autre maîtresse. Ce conseil est bon, très bon ; si tu le trouves mauvais, ce n'est pas ma faute.

« Adieu, mon ange, je t'ai prise avec plaisir, je te quitte sans regret : je te reviendrai peut-être. Ainsi va le monde. Ce n'est pas ma faute. »

De vous dire, Vicomte, l'effet de cette dernière tentative, et ce qui s'en est suivi, ce n'est pas le moment : mais je promets de vous le dire dans ma première lettre. Vous y trouverez aussi mon *ultimatum* sur le renouvellement du traité que vous me proposez. Jusques-là, adieu tout simplement...

À propos, je vous remercie de vos détails sur la petite Volanges ; c'est un article à réserver jusqu'au lendemain du mariage, pour la gazette de médisance. En attendant, je vous fais mon compliment de condoléances sur la perte de votre postérité. Bonsoir, Vicomte.

Du château de..., ce 24 novembre 17...

LE VICOMTE DE VALMONT A LA MARQUISE DE MERTEUIL

Ma foi, ma belle amie, je ne sais si j'ai mal lu ou mal entendu, et votre lettre, et l'histoire que vous m'y faites, et le petit modèle épistolaire qui y était compris. Ce que je puis vous dire, c'est que ce dernier m'a paru original et propre à faire de l'effet : aussi je l'ai copié tout simplement, et tout simplement encore je l'ai envoyé à la céleste Présidente. Je n'ai pas perdu un moment, car la tendre missive a été expédiée dès hier au soir. Je l'ai préféré ainsi, d'abord parce que je lui avais en effet promis de lui écrire hier ; et puis aussi, parce que j'ai pensé qu'elle n'aurait pas trop de toute la nuit, pour se recueillir et méditer *sur ce grand événement*, dussiez-vous une seconde fois me reprocher l'expression.

J'espérais pouvoir vous renvoyer ce matin la réponse de ma bien-aimée : mais il est près de midi, et je n'ai encore rien reçu. J'attendrai jusqu'à trois heures, et si alors je n'ai pas eu de nouvelles, j'irai en chercher moi-même ; car, surtout en fait de procédés, il n'y a que le premier pas qui coûte.

À présent, comme vous pouvez croire, je suis fort empressé d'apprendre la fin de l'histoire de cet homme de votre connaissance, si véhémentement soupçonné de ne savoir pas, au besoin, sacrifier une femme. Ne se sera-t-il pas corrigé ? et sa généreuse amie ne lui aura-t-elle pas fait grâce ? [...]

### **Emile Zola, *Thérèse Raquin*, 1868**

*Thérèse Raquin et son amant Laurent tuent Camille le mari de Thérèse en le noyant et se marient par la suite. Mais depuis ils sont hantés par le fantôme de Camille.*

La lassitude les écrasa bientôt à tel point qu'ils se décidèrent, un soir, à se coucher sur le lit. Ils ne se déshabillèrent pas, ils se jetèrent tout vêtus sur le couvre-pied, craignant que leur peau ne vînt à se toucher. Il leur semblait qu'ils recevraient une secousse douloureuse au moindre contact. Puis, lorsqu'ils eurent somméillé ainsi, pendant deux nuits, d'un sommeil inquiet, ils se hasardèrent à quitter leurs vêtements et à se couler entre les draps. Mais ils restèrent écartés l'un de l'autre, ils prirent des précautions pour ne point se heurter. Thérèse montait la première et allait se mettre au fond, contre le mur. Laurent attendait qu'elle se fût bien étendue ; alors il se risquait à s'étendre lui-même sur le devant du lit, tout au bord. Il y avait entre eux une large place. Là couchait le cadavre de Camille.

Lorsque les deux meurtriers étaient allongés sous le même drap, et qu'ils fermaient les yeux, ils croyaient sentir le corps de leur victime, couché au milieu du lit, qui leur glaçait la chair. C'était comme un obstacle ignoble qui les séparait. La fièvre, le délire les prenait, et cet obstacle devenait matériel pour eux ; ils touchaient le corps, ils le voyaient étalé, pareil à un lambeau verdâtre et dissous, ils respiraient l'odeur infecte de ce tas de pourriture humaine ; tous leurs sens s'hallucinaient, donnant une acuité intolérable à leurs sensations. La présence de cet immonde compagnon de lit les tenait immobiles, silencieux, éperdus d'angoisse. Laurent songeait parfois à prendre violemment Thérèse dans ses bras ; mais il n'osait bouger, il se disait qu'il ne pouvait allonger la main sans saisir une poignée de la chair molle de Camille. Il pensait alors que le noyé venait se coucher entre eux, pour les empêcher de s'étreindre. Il finit par comprendre que le noyé était jaloux.

Parfois, cependant, ils cherchaient à échanger un baiser timide pour voir ce qui arriverait. Le jeune homme raillait sa femme en lui ordonnant de l'embrasser. Mais leurs lèvres étaient si froides, que la mort semblait s'être placée entre leurs bouches. Des nausées leur venaient, Thérèse avait un frisson d'horreur, et Laurent, qui entendait ses dents claquer, s'emportait contre elle.

« Pourquoi trembles-tu ? lui criait-il. Aurais-tu peur de Camille ?... Va, le pauvre homme ne sent plus ses os, à cette heure. »

Ils évitaient tous deux de se confier la cause de leurs frissons. Quand une hallucination dressait devant l'un d'eux le masque blafard du noyé, il fermait les yeux, il se renfermait dans sa terreur, n'osant parler à l'autre de sa vision, par crainte de déterminer une crise encore plus terrible. Lorsque Laurent, poussé à bout, dans une rage de désespoir, accusait Thérèse d'avoir peur de Camille, ce nom, prononcé tout haut, amenait un redoublement d'angoisse. Le meurtrier délirait.

« Oui, oui, balbutiait-il en s'adressant à la jeune femme, tu as peur de Camille... Je le vois bien, parbleu !... Tu es une sottise, tu n'as pas pour deux sous de courage. Eh ! dors tranquillement. Crois-tu que ton premier mari va venir te tirer par les pieds, parce que je suis couché avec toi... »

Cette pensée, cette supposition que le noyé pouvait venir leur tirer les pieds, faisait dresser les cheveux de Laurent. Il continuait, avec plus de violence, en se déchirant lui-même :

« Il faudra que je te mène une nuit au cimetière... Nous ouvrirons la bière de Camille, et tu verras quel tas de pourriture ! Alors tu n'auras plus peur, peut-être... Va, il ne sait pas que nous l'avons jeté à l'eau. »

Thérèse, la tête dans les draps, poussait des plaintes étouffées.

« Nous l'avons jeté à l'eau parce qu'il nous gênait, reprenait son mari... Nous l'y jetterions encore, n'est-ce pas ?... Ne fais donc pas l'enfant comme ça. Sois forte. C'est bête de troubler notre bonheur... Vois-tu, ma bonne, quand nous serons morts, nous ne nous trouverons ni plus ni moins heureux dans la terre, parce

que nous avons lancé un imbécile à la Seine, et nous aurons joui librement de notre amour, ce qui est un avantage... Voyons, embrasse-moi ! »

### **Malavita, Tonino Benacquista, 2004**

-A toi l'honneur, Zio.

Ben déroula une longue mèche puis alluma son briquet zippo, qu'il tendit à son oncle. Fred, la flamme en main, hésita un instant, le temps de se demander une toute dernière fois si la réponse qu'il allait apporter à son problème d'eau était bien la seule possible.

Il avait fait preuve de bonne volonté, de civisme, il avait respecté les voies hiérarchiques. Il avait voulu obéir aux règles et utiliser les seuls outils légaux à sa portée. Il avait honnêtement cherché à apprendre de l'honnêteté et avait parcouru le chemin de croix qui va de la brute au citoyen modèle. En s'alliant à d'autres victimes, il avait laissé s'exprimer un instinct grégaire contraire à sa nature. L'ensemble de ces phénomènes avait suscité une réelle prise de conscience, jusqu'à se demander si sa vie de repentine ne l'avait pas changé pour de bon, si elle avait éveillé en lui le respect de la collectivité. Il avait voulu y croire.

Maintenant, il regardait la flamme du zippo danser entre ses mains et retenait son geste, conscient de son aberration. Il se sentait déçu par cette société qui, contrairement à ce qu'elle prétendait, n'était pas régie par le sens commun mais par la priorité absolue au profit, comme toutes les autres sociétés, parallèles et occultes, à commencer par celle qui avait si longtemps été la sienne. C'était comme s'il avait voulu donner à la légalité une chance de le surprendre. Mais elle n'avait fait que confirmer, par défaut, ce qu'il prônait depuis toujours.

Allumer cette mèche, c'était avouer son impuissance face à une énormité qui le dépassait. Comment lutter quand l'ennemi est partout et nulle part ? Que chacun a une bonne raison de ne rien écouter de vos malheurs ? Que ceux qui en profitent n'ont ni visage ni adresse ? Que des particuliers dépendent d'élus qui dépendent de lobbies dont les enjeux échappent au pauvre hère qui confie son sort à des procédures administratives longues comme un jour sans pain ? A cette absurdité qui en arrangeait plus d'un, Fred allait en opposer une autre, la sienne, celle de la surenchère, jusqu'à l'estocade. Sa vie aurait sans doute été plus simple s'il avait su renoncer quand l'ennemi était trop fort ou trop lointain, mais jamais il n'avait su se faire une raison. Sa réponse, il allait la donner par une belle nuit de printemps, sous la voûte infinie, dans une paisible atmosphère d'avant le monde. Le geste que l'homme de la rue s'interdisait de rêver, Fred allait l'accomplir au nom de tous.

Il attrapa la mèche dans sa main gauche et approcha la flamme, la retenant un dernier instant.

La veille encore, il aurait pu renoncer à commettre un tel acte et rentrer chez lui pour éviter de subir les jérémiades de sa femme et les sanctions de Tom Quintiliani. Mais ce soir n'était pas un soir comme les autres. Il était même le premier de tous ceux qui lui resteraient à vivre. Fred venait de réaliser que plus jamais il ne retournerait sur sa terre natale, qu'il crèverait ici ou là, dans un lieu dénué de sens, sous un ciel inconnu, et que sa tombe resterait à jamais prisonnière d'un sol sans racines. Si ce soir il laissait s'installer cette angoisse pour de bon, elle allait le ronger chaque jour un peu plus et finirait par avoir sa peau. Il lui fallait réagir séance tenante et faire un grand feu de son passé, le voir partir en beauté, une bonne fois pour toutes, dans une préfiguration de l'enfer qu'on lui promettait depuis le plus jeune âge.

Il alluma la mèche puis recula d'une centaine de mètres et attendit, les yeux grands ouverts.

H.-G. Clouzot, *Manon*, 1949

<https://www.youtube.com/watch?v=xVI9FMFT4sw>

+ carnet d'illustrations, Edition ClassicoLycée, Belin, Gallimard

Opéra de Puccini, mise en scène de Coline Serreau, 2012

[https://www.francetvinfo.fr/culture/musique/opera/la-quot-manonquot-de-natalie-dessay-et-coline-serreau-va-friser-l-039-emeute\\_3276527.html](https://www.francetvinfo.fr/culture/musique/opera/la-quot-manonquot-de-natalie-dessay-et-coline-serreau-va-friser-l-039-emeute_3276527.html)

Opéra de Puccini, mise en scène de Richard Eyre, 2016

[https://www.francetvinfo.fr/culture/musique/opera/production-en-peril-au-met-de-new-york-alagna-replace-kaufmann-au-pied-leve\\_3313895.html](https://www.francetvinfo.fr/culture/musique/opera/production-en-peril-au-met-de-new-york-alagna-replace-kaufmann-au-pied-leve_3313895.html)

Opéra de Puccini, mise en scène d'Andréa Breth, 2016

carnet d'illustrations, Edition ClassicoLycée, Belin, Gallimard



Camille Roqueplan, *La mort de Manon Lescaut* (1<sup>re</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle)  
Crayon noir, estompe, rehauts de blanc et sanguine sur papier gris, musée du Louvre, Paris